

Zanartu

1921-2000

Né à Paris en 1921 de parents chiliens, le peintre et graveur, l'artiste, Enrique Zanartu a commencé à peindre à la fin des années 30 à Santiago. Entre 1944 et 1947 il travaille à New York dans l'atelier de gravure de William Hayter, le fameux atelier 17 où, après avoir été élève, il devient assistant. Deux années à Cuba, et il s'installe à Paris en 1949, où il retrouve Hayter et l'atelier.

Rattaché au courant de l'abstraction lyrique en France, Zanartu expose dans les années 50 et 60 à Paris, en Allemagne, au Chili, aux États-Unis. Ses œuvres sont présentes dans les musées suivants : Museum of Modern Art, New York ; Public Library, New York ; Museo de Arte contemporaneo, Santiago de Chile ; Museum der Stadt, Wuppertal ; Bezael Museum, Jérusalem ; Dallas Museum, Texas ; National Museet, Stockholm ; Museum of Art, Providence, Rhode Island ; Museo de Bellas Artes, Caracas ; The Art Institute, Chicago, Illinois ; Washington University, St Louis, Missouri ; Northwestern University, Illinois ; Museum Sztuki, Lodz, Pologne ; Staliches Museum, Nuremberg ; Musée d'Art Moderne, Alger ; Oldenburger Museum, Allemagne ; Museo de Arte Moderno, Havana, Cuba ; Museu da Chacara do Ceu, Rio de Janeiro ; Musée du Centre Pompidou, Paris ; Museo Nacional de Artes, Santiago de Chile ; Bibliothèque Nationale, Paris.

Nous montrerons Zanartu à l'œuvre dans un prochain cahier de la revue. Aujourd'hui, puisque nous avons à dire que nous ne le reverrons plus vivant, je souhaite évoquer sa silhouette vivante dans la mémoire de ses amis. Je le *revois*, donc, dans la succession brusque de ses visages, soudainement rieur aux éclats renversant la tête dans la sonorité du grand rire qui abolit, et soudain tacite, grave, et non pas figé car les yeux brûlaient, mais les traits en équilibre comme un acrobate ou une balance. Quel humour, amis, quelle gravité ! Je veux évoquer, trop vite hélas dans le temps rapide qui manque toujours, une fois encore les années de la *phalène* franco-chilienne autour de Godofredo Iommi, quand nous nous retrouvions dans l'atelier d'Enrique au 57 rue de Seine, fomentant un numéro de « la revue de poésie », avec Tronquoy, avec Josée, avec Pérez-Roman ; ou une *sortie* hors de Paris pour aller « là-bas » – à même la ville provinciale ou le village, à même la forêt ou la campagne – improviser avec des masques, ou marquer le lieu de traces peintes et de jeux.

On préparait le voyage à Londres pour la soirée à l'Albert Hall où nous avait invités Jonathan Boulting. Le livre que nous fîmes ensemble, lui et moi, *Histoire des rechutes*, dont il fut l'admirable et rigoureux typo-graphe – littéralement, je veux dire au sens où il y estampait le graphe, l'écu, de son emblème à lui, cette roue violacée de jambes et de failles, le chiffre de sa signature originale dans le monde – je le préfère. Nous désirions, nous devions, inventer d'autres « beaux livres ». Il demeure singulier dans ma bibliothèque rapprochée.

Ce qu'était un artiste, et un artisan de tels objets, dans ces temps intermédiaires, à la fin du xx^e siècle, parmi les peintres de toujours et pour toujours, et cependant aux prises avec la dislocation des figures et l'obsolescence accélérée de la peinture, son travail en est le témoin. Il faut considérer ce témoignage.

M. D.